

3^{ème} dimanche ordinaire A

Mt 4, 12-23

Une lumière s'est levée

Cette lumière qui doit se lever sur le pays dans l'ombre de la mort qu'annonçait le prophète Isaïe, comme nous l'avons entendu dans la première lecture, l'évangéliste Matthieu nous en montre la réalisation en Jésus, lui qui a vécu toute son enfance en Galilée, « *pays de Zabulon et de Nephtali et carrefour des nations* », et qui y débute sa mission d'envoyé du Père en proclamant : « *Convertissez-vous, car le Royaume de Dieu s'est approché* ». Jésus lui-même confirmera plus tard : « *Moi, je suis la lumière du monde* » (Jn 8, 11).

Mais Jésus, lumière du monde, est-ce bien quelque chose dont nous vivons réellement ou un simple cliché que nous répétons paresseusement ? Il serait peut-être bon qu'aujourd'hui nous prenions le temps de méditer sur cette affirmation pour lui rendre toute sa valeur. Affirmer que Jésus est lumière, c'est établir une analogie entre la lumière physique que nous connaissons bien, avec toutes ses caractéristiques, et Jésus lui-même, avec toutes ses caractéristiques. Nous entrons dans le symbolisme qui consiste, à partir de la connaissance des caractéristiques d'un élément de ce Monde d'En Bas, comme la lumière, à percevoir les caractéristiques d'une réalité du Monde d'En Haut, comme le Christ.

Précisément, si la lumière physique nous permet de voir les choses du Monde d'En Bas, la lumière qu'est le Christ nous permet de voir les réalités du Monde d'En Haut à travers ces choses du Monde d'En Bas. Ne nous reproche-t-il pas « *d'avoir des yeux et de ne pas voir* » (Mt 13, 14) ? Et c'est pourquoi il nous parle en parabole. Regardez, nous dit-il, le semeur qui sème, le grain de blé tombé en terre, l'ivraie qui pousse, la graine de moutarde, le ferment dans la pâte, le trésor caché dans le champ, la perle précieuse, le filet jeté dans la mer, les fleurs des champs, les oiseaux du ciel, la maison bâtie sur le rocher ou sur le sable, l'homme qui perd une brebis ou la femme qui perd une drachme, le roi qui invite à des noces, etc. Cessons de dire que le Christ est notre lumière si nous nous contentons de posséder les choses et de les consommer sans les contempler. N'oublions pas que le mot « parole » vient du mot « parabole ». C'est dire qu'une parole humaine pour être véritable ne peut se contenter de dire les choses physiques sans exprimer en même temps les réalités métaphysiques qu'elles manifestent. Ces paroles qui nous enferment dans le monde physique ne sont-elles pas ces paroles sans fondement sur lesquelles nous serons jugés, d'après le Christ lui-même (Mt 12, 36). C'est donc à une véritable conversion de notre regard que nous sommes appelés car, si le Royaume des Cieux s'est approché, c'est à travers toutes ces choses auxquelles il est semblable qu'il se révèle à nous. En effet, le Royaume des Cieux, qui est la régulation des gestes humains, n'est pas une chose mais une personne qui s'approche de nous, non pas pour que nous l'imitions seulement mais pour que nous la devenions en la connaissant, le Christ qui, en tant que créateur de toutes choses, se révèle à nous précisément à travers ces choses. Comme l'affirme l'évangile apocryphe de Thomas : « *Jésus a dit : Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi. Fendez du bois, je suis là ; soulevez la pierre et vous me trouverez là* »¹.

N'est-ce pas ce que nous rappelle chaque fois l'Eucharistie où le Christ se saisit de deux éléments matériels, le pain et le vin, pour en faire son corps et son sang ? Tout nous parle de lui et tout doit nous ramener à lui !

¹ Evangile selon Thomas, 77.

C'est aussi une autre caractéristique de la lumière physique que de nous permettre de savoir où nous mettons les pieds sans risquer de trébucher. De même, Jésus nous promet qu'à sa suite nous ne marcherons pas dans la ténèbre, au risque de nous égarer ou de trébucher. « *Moi, je suis la lumière du monde ! Celui qui me suit ne marchera sûrement pas dans la ténèbre, mais il aura la lumière de la vie* » (Jn 8, 12). Et sur la route de la vie, si déjà nous avons beaucoup de mal à voir au-delà des choses que nous voyons, combien plus avons-nous du mal à percevoir les événements que nous traversons sous leur vrai jour, surtout quand il s'agit de souffrance, de maladie, de vieillesse et de mort ! Comme nous met en garde l'apôtre Paul, dans la deuxième lecture de ce jour, le discours de notre sagesse purement humaine tend à rendre « *vaine la croix du Christ* » (1 Co 1, 17).

Nous rendons vaine la croix du Christ chaque fois que notre rapport à la souffrance, la maladie, la vieillesse et la mort n'est pas perçu à la lumière du Christ qui a souffert et qui est mort sur la croix pour nous révéler le sens de la souffrance et de la mort. En principe, nous croyons que la souffrance, la maladie, la vieillesse et la mort sont la conséquence du péché originel. Ce péché originel, si décrié aujourd'hui par certains chrétiens, est le péché de toujours de l'humanité, celui de vouloir exister et vivre sans Dieu, de refuser d'admettre que tout ce que je suis, tout ce que j'ai, vient de Dieu. A chaque instant de ma vie, je n'existe que parce que Dieu me fait exister. A l'exemple d'Adam et Eve, au paradis terrestre, nous avons tendance à nous approprier les dons que Dieu nous a faits à notre naissance et qu'il continue de nous donner tout au long de notre vie, oubliant souvent d'où ils viennent, oubliant d'en rendre grâce à leur Auteur et nous en glorifiant, comme s'ils venaient uniquement de nous. « *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu* » nous dit Jésus (Mt 22, 21) !

Jamais comme aujourd'hui ce péché originel n'a été à l'œuvre dans notre humanité. L'homme prétend édicter lui-même les lois de la sexualité, il revendique de mourir « dans la dignité » par le suicide assisté et, grâce à l'intelligence artificielle, éradiquer toute souffrance et toute maladie et même donner la mort à la mort en fabriquant un *homo deus* immortel². Vous connaissez peut-être ce petit mot qu'aurait écrit quelqu'un avant de se suicider : « Je me suicide afin que la mort ne me prenne pas vivant ! ». On ne peut pas mieux exprimer le refus fondamental de l'homme : ne pas accepter que ce soit Dieu qui reprenne ce qu'il nous a donné afin de refuser de reconnaître que tout nous vient de Dieu.

On entend dire parfois que la vieillesse est un naufrage. Non, la vieillesse n'est pas un naufrage mais le retour au port de Dieu des marchandises que Dieu nous a confiées au port de notre naissance. Comme le dit le talmud juif : « *Le nouveau-né ouvre les mains pour prendre, le vieillard ouvre les mains pour lâcher* ». Hé oui, pour nous rappeler sans cesse que c'est Dieu qui nous a tout donné, celui-ci se doit de nous reprendre progressivement ce qu'il nous a donné. Souffrir dans la dignité, mourir dans la dignité, c'est imiter le pauvre Job qui ayant perdu tous ses biens, toute sa famille et qui étant frappé de maladie, s'écrie : « *Dieu a donné, Dieu a repris ! Béni soit son nom !* » (Jb 1, 21).

Au cœur de notre foi se trouve le sacrifice de la messe. Tout à l'heure, le célébrant, en lieu et place du Christ notre lumière, va rendre présents, d'un côté son corps et de l'autre son sang, comme autrefois, au Temple de Jérusalem, on vidait de leur sang les victimes offertes à Dieu. En le consommant par la communion, puissions-nous devenir comme lui « *obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix* » pour que se lève sur nous la lumière de sa résurrection !

² Le Dr Laurent ALEXANDRE a écrit deux ouvrages intitulés respectivement *Et si nous devenions immortels ?* et *Vaincre le cancer* aux éditions Lattès.